

"QU'IL ÉTAIT COURT LA GLAIVE DE LA FRANCE !"

En cette matinée du 6 juillet 1940, on s'agite avec fébrilité dans l'*Olympia Hall* à Londres, où sont regroupés les premiers ralliés de la France Libre. Le Général de Gaulle va nous passer en revue.

Le hall d'exposition est bien assez vaste pour contenir ceux qui viennent de souscrire un engagement. Sont alignés, superbes, les légionnaires de la 13^e demi-brigade, ceux qui, retour de Norvège, ont décidé de poursuivre la guerre, l'effectif de deux bataillons sur trois, avec à leur tête le lieutenant-colonel Magrin-Verneret, qui prendra bientôt le nom de guerre de Monclar, le plus haut gradé des ralliés de l'armée de terre à de Gaulle ; oui un lieutenant-colonel !

Puis, la troupe disparate des jeunes garçons qui, de la pointe de la Bretagne ou de Saint-Jean-de-Luz ont, entre le 18 et le 21 juin, sauté dans un bateau en partance pour l'Angleterre. Leur nombre s'est réduit, car certains ont préféré être rapatriés en France, via le Maroc, avec les quelque 50 000 militaires français qui stationnaient en Angleterre lors de l'armistice. Les jeunes présents le 6 juillet, ceux qui ont choisi de Gaulle et le combat, avaient signé quelques jours plus tôt leur engagement dans les Forces Françaises Libres, certains en trichant sur leur âge, car il fallait avoir dix-huit ans pour être admis à porter les armes ; les encadrant, quelques officiers subalternes et quelques gradés de la division de Norvège, pour la plupart des chasseurs alpins.

À l'annonce de l'inspection du Général de Gaulle, ces officiers et ces gradés nous ont appris à nous regrouper en colonnes par trois et à nous tenir au garde-à-vous. Nous sommes là, en civil, dans les vêtements que nous portions deux semaines plus tôt, rêvant d'égaliser un jour les impeccables alignements des légionnaires et de partager avec eux cette gloire qu'ils se sont déjà acquise à Narvik.

L'ordre du garde-à-vous retentit tandis que, flanqué du lieutenant-colonel Magrin-Verneret, le Général de Gaulle, portant képi à feuilles de chêne, leggings, gants blancs, entre dans l'*Olympia Hall* et se place au centre de ce dispositif disparate qui compte à peine un millier d'hommes.

Le Général s'adresse à nous. En quels termes ? Je ne sais plus les mots, mais je me rappelle l'impression profonde que nous ressentîmes. Dès cet instant, il était notre général, notre chef, notre guide, notre conscience.

Que pensa-t-il, lui, en nous découvrant si peu nombreux ? Il l'a écrit plus tard : "*Qu'il était court le glaive de la France !*".

∴

Oui il était court, mais bien trempé, et il ne resta pas au fourreau.

Dans son allocution, le Général avait prononcé, et cela me frappa : "*Vous voyagerez beaucoup*", car il savait qu'il faudrait se battre sur les théâtres d'opérations extérieurs avant de s'attaquer au bloc continental tenu par l'ennemi.

Oui, ceux qui découvrirent et entendirent ce jour-là le Général de Gaulle allaient se battre pour la Patrie avec honneur, et tant d'entre eux jusqu'au sacrifice de leur vie.

Je pense d'abord à la 13^e demi-brigade de Légion étrangère. Dans ses rangs, un capitaine, ancien de 1914, Kœnig. Deux ans plus tard, général, il commandera à Bir Hakeim, combat emblématique de la France Libre.

Que survive aussi le nom du capitaine Amilakvari, lieutenant-colonel lorsqu'il tombera héroïquement, en octobre 1942, dans les combats d'El Alamein.

J'évoque le capitaine de chasseurs alpins Emmanuel Dupont, modèle même de l'officier sans tâche. Le 24 août 1944, à la tête de sa compagnie du régiment du Tchad, il progresse vers la capitale ; profitant d'une accalmie, il téléphone à sa mère à Paris pour lui annoncer qu'il va enfin la retrouver ; quelques heures plus tard, il était tué.

Je n'oublierai jamais mes jeunes camarades qui sont tombés au sein de la 1^{ère} DFI, de la Libye à la Tunisie, à l'Italie, à la Provence et jusqu'en Alsace ; dans les rangs de la division Leclerc, de Koufra à la Normandie, aux combats dans Paris puis aux portes de Strasbourg. Je pense à eux, mais sans tristesse, car je sais qu'ils ont péri avec au cœur la fierté de porter les armes et l'honneur de la France.

Si je rapproche dans mon souvenir ceux qui étaient à l'*Olympia Hall* le 6 juillet 1940 et qui, après tant de combats, allaient se retrouver, en mai 1945, victorieux à Berchtesgaden, incroyable épopée, je ne puis que croire en la France.

Oui "*Qu'il était court le glaive de la France !*". Mais ce glaive aura permis au Général de Gaulle de descendre, le 26 août 1944, triomphalement les Champs-Élysées, avec autour de lui toute l'âme de la France vibrant à l'unisson.

Yves Guéna
Ancien ministre
Président de la Fondation de la France Libre
Président de l'Institut du Monde Arabe